

Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 38/1947 (1947)

Artikel: Le village Pestalozzi de Trogen
Autor: Blaser, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le village Pestalozzi de Trogen

La Suisse et le monde civilisé ont unanimement célébré l'année dernière le deuxième centenaire de la naissance d'Henri Pestalozzi. Des historiens de la pédagogie, des théologiens, des philosophes, voire des hommes d'Etat, dans tous les pays, se sont attachés à peindre la physionomie morale du grand éducateur et philanthrope zuricois et à mettre en lumière les divers aspects de son apostolat. Nous avons ainsi revécu les étapes d'une carrière vouée tout entière au service du prochain et qui, en dépit des échecs dont elle fut semée, apparaît comme le triomphe de la foi sur les difficultés matérielles et l'hostilité du milieu.

Le message de Pestalozzi à la postérité consiste moins dans une doctrine que dans un exemple. Il se ramène à une leçon d'amour, de charité et à l'émouvante quadrilogie du foyer familial, de l'école, de la patrie, de l'humanité ! Ce n'est pas forcer les termes que de nommer le père des orphelins de Stans un saint laïque tourné, non vers la vie contemplative, mais vers l'action et qui, à défaut de miracles proprement dits, pouvant briguer le suffrage des experts en canonisation, offre à notre vénération le pur et simple prodige de sa bonté.

Zurich, patrie de Pestalozzi, se devait de donner à l'hommage qui fut rendu à la mémoire du pédagogue, le 12 janvier 1946, un éclat particulier. Quatre cérémonies commémoratives eurent lieu dans cette ville, organisées respectivement par le Conseil d'Etat, la Municipalité, l'Ecole polytechnique fédérale et l'Université. La première eut le caractère d'une manifestation internationale. Treize pays s'y étaient fait représenter : l'Argentine, le Brésil, la Chine, l'Egypte, l'Espagne, la Finlande, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Liechtenstein, le Luxembourg, la Nouvelle-Zélande et la Pologne. Les porte-parole de plusieurs d'entre eux tinrent à associer leur témoignage public de reconnaissance à celui des orateurs suisses. Ils attestèrent par là l'universalité de l'influence de Pestalozzi, influence telle qu'aucun autre éducateur n'en a sans doute exercé de plus durable et de plus profonde.

Au cours de cette cérémonie, le professeur Stettbacher, directeur du *Pestalozzianum*, eut le plaisir d'annoncer que la *Pesta-*

lozzi-Foundation, de New-York, qui a tant fait pour soulager la misère de l'enfance, se disposait à créer à Zurich, à l'occasion du bicentenaire, une *Fondation Pestalozzi* d'un caractère universel.

L'idée de marquer le deuxième centenaire de la naissance de Pestalozzi par une fondation de bienfaisance conçue dans son esprit et qui portât son nom était dans l'air. Bien avant que les philanthropes américains n'aient manifesté leur intention, M. Walter-Robert Corti, rédacteur de la revue *Du*, avait, comme on le sait, pris la généreuse initiative qui a si rapidement abouti à la construction du *Village d'enfants*, de Trogen.

Même si les services qu'il rend, mesurés à l'immensité des besoins, n'ont guère, pour le moment, qu'une signification symbolique, le *Village Pestalozzi* n'en est pas moins, au ciel assombri d'une Europe plus que jamais rongée par la méfiance et la désunion, un rayon de lumière, une raison d'espérer malgré tout en la venue finale d'une paix digne de ce nom. La Suisse dépose, dans un sol jusqu'ici ingrat, un germe de fraternité. Il lèvera peut-être. Comme Pestalozzi lui-même le disait aux siens en 1818 dans un discours d'anniversaire : « Voyez, nous mettons une petite graine dans la terre. L'esprit de l'arbre est en elle, et son essence. C'est la semence de l'arbre futur. »

* * *

Le hasard a voulu que les fêtes du bicentenaire de Pestalozzi coïncident avec une époque de grands bouleversements sociaux, plus troublée encore que celle où s'éveilla la vocation du philanthrope. Jamais encore il n'y avait eu dans le monde (notre petit pays épargné cette fois par miracle) tant d'orphelins, tant d'enfants affamés, sans soutien, sans abri, abandonnés à eux-mêmes, au sein d'une tourmente qui ébranlait la société jusqu'en ses fondements, exposés à toutes les contagions de la maladie et du vice.

Dans un écrit intitulé : *An die Unschuld, den Ernst und den Edelmut meines Zeitalters und meines Vaterlandes*, Pestalozzi élevait, en 1815, une véhément protestation contre les cruautés de la guerre et ce qu'il appelait *den Wohnstubenraub*, le rapt et la destruction des foyers. Qu'eût-il dit, s'il avait pu prévoir l'Europe en ruines de 1945 ?

« En 1939, écrit M. Robert Corti, on comptait en Europe 512 millions d'hommes vivant dans 196 millions de logements. La guerre a détruit plus de 30 millions de foyers et actuellement quelque 150 millions d'êtres humains sont sans abri. Il faudra des années pour que, dans certains pays, les conditions d'habitation redeviennent normales. C'est le petit enfant qui est le plus durement atteint. Dans quelques contrées, la mortalité infantile a augmenté à un point que nous n'avions plus connu depuis les épidémies médiévales. Dans quelques villes de l'Allemagne orien-

tale, elle doit atteindre 100 %. Le sort des enfants échappés à la mort est d'ailleurs souvent plus effrayant encore... Ainsi la guerre a détruit des milliers de familles, elle a tué ou mutilé les pères, les nourriciers ; elle a séparé les enfants de leur mère, de leurs frères et sœurs ; elle a jeté quelque 18 millions de nos semblables hors de leur patrie, remplissant leur âme du poison de la haine et de l'inquiétude. »

On sait ce que notre pays a tenté de faire, dans la mesure de ses moyens, pour atténuer cette immense détresse, pendant la guerre même par l'Agence des prisonniers, puis par le Don suisse et l'œuvre du Secours aux enfants organisée par la Croix-Rouge. Nous avons envoyé à l'étranger et continuerons d'envoyer tant que le besoin s'en fera sentir, non seulement des denrées alimentaires, des vêtements, des médicaments, voire des maisons préfabriquées pour hâter l'effort de reconstruction de régions particulièrement dévastées, comme l'île de Walcheren, mais encore des médecins, des infirmiers, des sœurs de charité. Nous invitons d'autre part des enfants nécessiteux ou débilités venant surtout, mais non exclusivement, de pays parlant une de nos langues nationales, à faire en Suisse un séjour plus ou moins prolongé. La plupart de ces enfants, placés dans des familles, font chez nous un séjour de trois mois.

Mais, comme le fait justement observer M. W.-R. Corti dans la brochure déjà citée, ce genre de placement exclut d'emblée les cas les plus graves, c'est-à-dire bien souvent les plus intéressants. C'est ainsi que les enfants infirmes, tuberculeux, « ou abandonnés pour des raisons évidentes » ne peuvent être hospitalisés dans des familles saines, sans risques pour ces dernières et sans pénibles contre-coups pour eux-mêmes.

Il n'en va pas autrement, à certains égards, des orphelins de père et de mère. Pour ceux-ci, le placement à relativement court terme dans une famille n'est pas suffisant. Un séjour de trois mois en Suisse leur serait sans doute « un incomparable bienfait », mais « ils le payeraient chèrement par le retour dans les tristes baraqués d'une assistance officielle dénuée de ressources ». N'oublions pas que ces petits malheureux n'ont plus de foyer. « Ils ont donc besoin d'une aide qui tienne compte de leurs nécessités morales et sociales. Il importe de leur permettre de bénéficier d'une bonne éducation ; il faut les aider jusqu'au moment où ils pourront se tirer d'affaire tout seuls, jusqu'à l'heure où ils auront les forces qui leur permettront de diriger leur vie. C'est à ces enfants-là, ajoute M. W.-R. Corti, qu'est destiné le *Village Pestalozzi* de Trogen. »

Avant d'examiner comment est né et ce qu'est actuellement ce village, on peut se demander combien sont en Europe les enfants dont parle M. Corti. Quelques chiffres sont indispensables pour

ramener l'œuvre admirable de Trogen à ses justes proportions et pour lui donner son sens.

D'après une statistique de Holger Hofmann, datant de février 1946, il y avait en France à la fin des hostilités 1 300 000 enfants « sans toit » et, conséquemment, plus ou moins sans surveillance ; en Allemagne 8 000 000, en Russie 6 500 000, en Hongrie 1 000 000, en Yougoslavie 2 000 000, en Italie 3 000 000. Quant aux orphelins proprement dits (orphelins « de la guerre », de père et de mère) leur nombre s'élevait en France à 20 000, en Finlande à 47 000, en Pologne à 500 000, en Hongrie à 200 000.

Etant donné ces chiffres, ne serait-il pas préférable, dira-t-on, de construire des villages d'enfants en Pologne ? Cette question si naturelle, M. Corti se l'est posée et il y répond en nous apprenant qu'en effet ces villages seront construits. Au moment où il écrivait les lignes auxquelles j'ai fait et ferai encore plusieurs emprunts (en 1946) on était en train de bâtir à Otwock, au sud de Varsovie, un premier village pour 700 abandonnés. La Yougoslavie se propose d'en construire d'assez nombreux pour abriter ses 88 000 orphelins. Les Hongrois font des projets analogues sans se laisser décourager par l'énormité de la tâche. En France, où le mal est moins grave, s'est également constituée une Société des villages d'enfants.

Ce ne sont là encore, en bonne partie, que des projets dont la réalisation se heurtera, spécialement en Pologne, à de très grandes difficultés. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de M. Corti a été accueillie avec beaucoup de sympathie à l'étranger. C'est ainsi que Carleton W. Washburne, représentant des Alliés pour les questions d'éducation, en Italie, écrivait en août 1945 : « Une étude approfondie des plans devrait convaincre tous ceux qui prennent le temps de les étudier qu'ils sont pratiques, bien conçus et ne manquent pas d'envergure. Ce projet devrait rallier l'opinion du Conseil fédéral, du Don Suisse, de l'UNRRA, des Croix-Rouges de jeunesse, de l'Union internationale de secours aux enfants, et d'autres organisations et personnes s'occupant de l'aide d'après-guerre et de la reconstruction. Une mise à exécution prochaine est souhaitable. Ce projet allie une aide immédiate à une réalisation de longue haleine. »

Bien que l'Allemagne dépende étroitement des puissances occupantes, même en matière d'éducation, et ne dispose que de moyens extrêmement limités, des voix s'y sont fait entendre pour approuver l'initiative de M. Walter-Robert Corti et demander que l'exemple en soit suivi. « Celui qui connaît, par des sondages, le degré d'abandon des enfants âgés aujourd'hui de 12 à 15 ans, écrit M. Alexandre Mitscherlich, de Heidelberg, celui qui voit dans des cliniques et des asiles de fortune les victimes des bombardements, sait bien qu'il y a là des tâches qui ne souffrent aucun délai.

L'idée de créer pour d'innocentes victimes de la guerre un milieu paisible, dans un village d'enfants, est vraiment la bonne solution. Il est donc de notre devoir de signaler de manière pressante à nos gouvernements l'exemple du village suisse d'enfants et de les prier de réunir aussi vite que possible les architectes, pédagogues et médecins les plus qualifiés, afin d'édifier avec eux un village d'enfants adapté à nos conditions. Et ce village devra aussi porter le nom de Pestalozzi. »

M. Corti tire de ces paroles et de la situation qu'elles reflètent la conclusion suivante : « Celui qui a la possibilité de construire un village en Pologne (pays actuellement incapable de secourir la misère de ses enfants sans une aide étrangère), en France, en Grèce, doit se rendre dans ces pays et se mettre à l'œuvre. Celui qui ne le peut pas, mais dispose de forces inutilisées, se rendra à Trogen et collaborera à la construction du village suisse. »

On voit donc que celui-ci n'est pas destiné à remplacer les villages d'enfants de l'étranger, car ce n'est pas « une » colonie qu'il faudrait construire, mais quelques centaines de colonies pareilles à celles de Trogen et beaucoup plus vastes. Ce que la Suisse veut faire, c'est à la fois donner l'exemple et fournir un modèle de ce qui devrait être fait (et, souhaitons-le, de ce qui sera fait) ailleurs, sans retard et sur une beaucoup plus grande échelle. Elle entend affirmer à nouveau par là sa volonté d'entr'aide internationale. Le village de Trogen est une pierre de plus qu'elle apporte à l'édifice encore chancelant du rapprochement et de la réconciliation des peuples.

* * *

Voyons maintenant, au risque de quelques redites — le lecteur ayant déjà été informé de l'essentiel par les journaux — ce que furent la genèse et les premiers progrès du *Village Pestalozzi*, quels sont les principes de son organisation et les perspectives qui semblent s'ouvrir à son développement à venir.

Comme on se le rappelle, c'est à l'occasion de la fête du 1^{er} août 1944 que M. W.-Robert Corti a lancé l'idée d'un village où seraient accueillis « un certain nombre des plus pauvres, des plus abandonnés parmi les enfants victimes de la guerre »... Un village où ces petits malheureux retrouveraient, dans une certaine mesure, à défaut du foyer perdu, quelques-unes des conditions de la vie de famille ; où des adultes, hommes et femmes, de leur propre pays, parlant leur langue, connaissant et respectant leurs usages, « s'occuperaient d'eux complètement d'une manière suivie », afin de parachever leur éducation, de leur rendre confiance en eux-mêmes et de les orienter vers une carrière utile.

Ayant immédiatement rencontré des adhésions, M. Corti fonda l'*Association du village d'enfants Pestalozzi* qui gagna sans peine à sa cause la fondation *Pro Juventute*, le *Don Suisse* et la Croix-Rouge. On pouvait dès lors aller de l'avant. La première tâche à accomplir était de donner à l'institution projetée une base solide. Il fallait l'organiser théoriquement, en établir le statut, avant de passer à la réalisation. Le projet fut bientôt arrêté dans ses grandes lignes. On sut alors à quels besoins on devrait faire face et l'on put se mettre en quête des moyens.

La commune de Trogen avait généreusement offert, à un prix extrêmement modique, le terrain nécessaire au futur village qui devait comprendre « 24 maisons de bois, simples et coquettes, construites dans le style appenzellois, et dont chacune devrait réunir, en une sorte de famille, 16 jeunes orphelins de la guerre. » Il était entendu qu'une fois ce premier village achevé — ce qui demanderait quelques années — on en construirait d'analogues dans la Suisse centrale, au Tessin, dans la Suisse romande, sur le Plateau, dans le Jura, etc. « On éviterait ainsi de créer de trop vastes agglomérations qui perdraient leur caractère. »

Pour tout cela, il fallait trouver de l'argent. L'idée d'une collecte nationale se présenta naturellement à l'esprit des organisateurs. La direction de *Pro Juventute*, qui savait mieux que personne combien de fois le public avait déjà été mis à contribution, s'opposa d'abord à cette procédure. Elle finit pourtant par s'y rallier. Ayant conclu avec l'*Association du Village d'enfants* « un contrat analogue à celui qui fut en vigueur lors des collectes du Fonds national pour l'extension des cultures et du *Don Suisse* », elle se chargea d'organiser la campagne financière. Le plan de celle-ci fut établi par M. O. Binder, secrétaire général de la Fondation qui, aidé de collaborateurs expérimentés et dévoués, en assura également l'exécution.

Ce plan comprenait cinq actions distinctes :

1. La principale, la *vente d'insignes*, eut lieu les 1^{er} et 2 juin 1946. Elle était destinée à procurer immédiatement à l'*Association* une part des ressources indispensables au « lancement » de l'entreprise et constitua en même temps une excellente propagande. L'insigne, qu'on n'a pas oublié, « la jolie coccinelle ponctuée de noir se détachant de la feuille de lierre » porta bonheur aux petits orphelins, futurs habitants du Village de Trogen. Les vendeurs de *Pro Juventute*, garçons et fillettes du pays entier, écoulèrent en quarante-huit heures pour 430 000 francs de bêtes à bon Dieu !

2. La *collecte des dons en nature* devait permettre de réduire les frais de construction, d'aménagement et d'ameublement du *Village d'enfants*. C'est là surtout que la jeunesse suisse trouva son champ d'activité. « Jeunes gens, associations de jeunesse,

camps de travail et de vacances, ateliers de loisirs, écoles de travail manuel, élèves de pensionnats et d'institutions, etc., il y aura pour tous » écrivait le secrétariat de *Pro Juventute*, « d'innombrables possibilités d'action. » Cette attente ne fut pas trompée. Une fois l'emplacement délimité et mis à la disposition des organisateurs par la commune de Trogen (cet emplacement occupe un petit plateau dominant le village et d'où la vue s'étend au loin sur l'Appenzell, les collines de Saint-Gall, la Thurgovie et, au delà du lac de Constance, sur les plaines de Souabe), le premier coup de pioche fut donné au printemps de 1946. Huit cents¹ jeunes volontaires, écoliers de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, de Belgique, des Pays-Bas, du Danemark et de Suisse, participèrent aux travaux de terrassement, sous la direction d'hommes du métier. Afin de laisser à Trogen un souvenir tangible et immédiatement apparent de leur collaboration, ils ont, par équipes, gravé leurs noms sur des pieux fichés dans la terre appenzelloise. L'architecte du *Village* a évalué l'économie réalisée par l'aide désintéressée de ces centaines de jeunes gens (25 000 heures de travail) à 35 000 francs environ, soit, tous frais de camp et l'entretien des ouvriers bénévoles déduits, encore à plus de 10 000 francs suisses.

Quant aux dons en nature proprement dits, meubles, ustensiles ménagers, jouets, objets de toutes sortes (la valeur s'en est montée à 21 700 francs pour 1946), ils n'ont pas cessé d'affluer aux dépôts de *Pro Juventute*, souvent transportés bénévolement de village en village par auto ou par vélo. On a déjà parlé de ces pupilles d'une maison d'éducation qui ont élevé un cochon pour le *Village* et des élèves d'une classe bâloise qui, « renonçant au verre de cidre doux et au croissant fourré », qui devaient leur être offerts lors d'une course scolaire, en ont envoyé la contre-valeur à Trogen sous forme de multiples pièces de dix et de vingt centimes, soigneusement enveloppées dans du papier de soie.

3. *La vente de parts de souscription*, de 2, 5, 10, 50, 100 et 1000 francs, a rencontré elle aussi un vif écho dans le public. Les petites parts étaient destinées aux enfants et la recette qu'elles devaient

¹ Les volontaires de tous âges, sexes et nationalités n'ont pas été moins nombreux jusqu'ici, en 1947, que l'année précédente. C'est par centaines, de nouveau, que des étudiants allemands, américains, anglais, belges, français, hollandais, italiens, sont venus offrir leurs bras aux constructeurs du *Village Pestalozzi*. En ce moment, plusieurs jeunes filles anglaises, hollandaises, norvégiennes, séjournent au *Village* pour quelques semaines, prêtant main forte aux mères dans l'accomplissement des innombrables besognes journalières de la maison : cuisine, nettoyages, bas et vêtements à reparer, etc.

Au 1^{er} août 1947, le nombre total des enfants du *Village Pestalozzi* s'élevait à 95 : 16 Français, 32 Polonais, 16 Autrichiens, 16 Hongrois et 15 Hambourgeois.

produire consacrée à l'achat des tuiles. Les parts plus coûteuses furent acquises par de nombreux particuliers, entreprises, sociétés, fondations, églises, communes et cantons. Dans son ensemble, la vente des parts de souscription avait rapporté, au début de 1947, la somme approximative de 150 000 francs.

4. *La campagne dite des maisons* s'adressait moins, d'une manière générale, aux particuliers qu'aux communautés politiques, économiques et sociales, moins à la générosité des petites bourses, dont les oboles accumulées finissent par faire des sommes, comme les petits ruisseaux font les grandes rivières, qu'aux puissantes bourses collectives. Jusqu'ici (milieu de 1947), la ville de Zurich, la ville de Winterthour, la grande loge suisse Alpina et la Ciba ont fait don chacune d'une maison complète. Nombreux sont en outre les donateurs individuels et les entreprises qui ont accordé au *Village d'enfants* des subsides souvent importants, destinés à couvrir une partie, soit des frais de construction, soit des dépenses d'*« exploitation »*.

On sait en outre que les gouvernements de plusieurs cantons et de quelques grandes municipalités se proposent d'imiter l'exemple de Zurich et de Winterthour, et d'attacher également leur nom à une des maisons encore à bâtir. A la fin de 1946, les recettes de la campagne des maisons s'élevaient à 425 000 francs.

5. *La campagne de propagande à l'étranger* est, pour des raisons naturelles, celle des « actions » dont j'ai parlé qui a été jusqu'ici la moins poussée. Si le *Village d'enfants* de Trogen est, dans le meilleur sens du terme, une œuvre d'entr'aide internationale qui doit avoir pour effet de resserrer les liens unissant entre eux les peuples d'Europe et d'en créer de nouveaux, là où les anciens se sont rompus, elle demeure cependant, avant tout, une chose suisse.

L'appui moral et matériel de l'étranger n'en sera pas moins précieux à l'Association du village d'enfants. Bien qu'encore à ses débuts, la propagande dirigée par *Pro Juventute* a déjà produit son effet. Le but qu'elle poursuit est double. Elle vise d'abord à permettre aux Suisses habitant hors de nos frontières, mais qui donnent journallement tant de preuves de leur attachement à la mère patrie, de collaborer, eux aussi, à l'édification et à l'entretien du *Village d'enfants*. Mais elle veut encore intéresser à l'œuvre de Trogen les sociétés philanthropiques des autres pays. Plusieurs d'entre elles, comme l'Union internationale de protection de l'enfance et le *Weltbund zur Erneuerung der Erziehung (New Education Fellowship)*, ont accepté de patronner le *Village Pestalozzi*. En outre, l'organisation américaine *Foster Parents' Plan for War Children*, à Londres, a décidé de faire cadeau d'une livre sterling à une cinquantaine d'enfants du village (chiffre provisoire).

La première campagne financière organisée par *Pro Juventute*,

en 1946, a pleinement rempli l'attente des initiateurs. Elle a permis de donner à l'institution un solide fondement. Le *Village Pestalozzi*, de Trogen, a son avenir assuré. Ce qui a été fait en un an, par le concours de milliers de bonnes volontés, en garantit l'existence, sous sa forme et dans son ampleur présentes. Mais la tâche est loin d'être achevée. C'est dire que l'Association du Village d'enfants et *Pro Juventute* ne tarderont pas à lancer de nouveaux appels. Nul doute qu'ils ne rencontrent, dans notre population, le même chaleureux accueil que l'année dernière.

* * *

Au moment où j'écris ces lignes (fin juillet), le *Village Pestalozzi* comprend huit maisons achevées, dont six déjà habitées, et trois autres en construction. En outre, on est en train de transformer la ferme appenzelloise *Grund*, englobée par les bâtiments du *Village*, en une *Maison commune (Gemeinschaftshaus)* qui sera le centre de l'agglomération. C'est là que l'administration aura son siège et que se trouvera la grande salle. Le besoin se fait impérieusement sentir d'un local permettant de réunir tous les enfants avec leurs *parents*, de donner de petites fêtes, des soirées où le *Village rassemblé* ne soit plus qu'une seule famille.

On a fait du chemin depuis le printemps 1946. Dès que les premières maisons furent terminées, on y logea, à partir du 12 novembre 1946, une trentaine de petits orphelins de Toulon et de Marseille. Arrivés en mai 1946, ces bambins avaient été placés provisoirement à l'Orphelinat de Trogen, aimablement loué par la commune à l'Association du village d'enfants. Après les Français, ce fut le tour des Polonais. Ceux-ci, au nombre de 32, débarquèrent à Trogen le 24 décembre. Ils avaient été transportés dans un wagon polonais, sous la surveillance de compatriotes, d'une doctoresse, de leur maître et d'un employé des chemins de fer. Après ce long et pénible voyage, coupé d'interminables arrêts dans des gares de pays inconnus, l'arrivée au village hospitalier, la chaude et lumineuse atmosphère d'un soir de Noël, les chants d'autres enfants, la musique, toutes ces choses si nouvelles pour eux durent moins faire à ces petits, encore hantés d'horribles souvenirs, l'impression d'une réalité que d'un rêve.

Depuis l'arrivée des Polonais, qui occupent une maison double, le Village s'est enrichi, d'abord, d'une colonie autrichienne, qui a pris possession de son *home flambant neuf* le 1^{er} mars 1947. Puis sont venus des Hongrois et enfin des Hambourgeois. La réception de ces quinze petits Allemands a donné lieu à une manifestation hautement significative. On n'était pas sans crainte au sujet de l'accueil que leur feraient les autres enfants, spécialement les Polonais chez lesquels le nom seul d'Allemand détermine un

irrésistible (et, il faut en convenir, assez naturel) mouvement de frayeur et de haine.

Heureusement, le maître polonais avait eu la sagesse de préparer ses pupilles à cette rencontre, en mettant sous leurs yeux, comme par hasard, des images de la misère allemande actuelle. Il avait ainsi provoqué des questions et, par ses habiles réponses, disposé les enfants à la pitié, à l'indulgence, à la camaraderie, même à l'égard de ces représentants de la race « ennemie ».

Aussi la bienvenue souhaitée par le Village rassemblé aux nouveaux arrivants, fillettes et garçonnets pitoyables de dénuement et de maigreur, ne fut-elle ni moins cordiale, ni moins unanime que lors de la réception des escouades précédentes. Accueillis dès la gare, les petits Hambourgeois trouvèrent *leur* maison toute parée de guirlandes de fleurs et de branches de sapin. C'étaient des étudiants et des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de... Paris qui l'avaient décorée à leur intention. Au faîte du toit flottait le drapeau aux trois tours, emblème de la grande ville hanséatique. Puis, réunis (à défaut de la Maison commune encore à construire) dans la baraque des aides volontaires, tous les « anciens » : Français, Polonais, Hongrois, Viennois, chantèrent en l'honneur des « nouveaux ». Ceux-ci répondirent de leurs voix fluettes, chevrotantes d'émotion, par le chant d'écoliers si connu dans les pays de langue allemande : *Alle Vögel sind schon da*, attendrissant en un tel moment. Cette petite cérémonie, présidée par le directeur du *Village*, M. Wezel, délégué de *Pro Juventute*, qui y prononça une allocution pleine de sens, alla au cœur de tous les assistants.

* * *

Ceci nous ramène au problème fondamental extrêmement complexe, problème d'éducation et souvent de rééducation que les hommes et les femmes dévoués qui dirigent le *Village Pestalozzi* ont à résoudre.

Il s'agit d'une part d'« élever » les orphelins de chacun des groupes, comme ils auraient pu l'être si leurs parents avaient vécu, c'est-à-dire de faire de ces petits, brusquement transplantés des quatre bouts de l'horizon européen au pied des Alpes suisses, des Français, des Polonais, des Allemands authentiques. Cela suppose la création de milieux bien distincts, séparés, au moins momentanément, par des cloisons étanches. Les individualités nationales ne peuvent être sauvegardées qu'à ce prix. Chaque maison du *Village* sera l'image en miniature d'un pays, le raccourci d'une culture, d'une conception originale du monde et de la vie.

Cette partie de la tâche est relativement aisée. On a facilement trouvé, pour chacune des colonies (si rares que puissent être en soi les qualités requises pour un tel office) un *père*, une *mère* de la

même nationalité que les quinze ou seize enfants qui la composent. Ceux-ci reçoivent d'eux l'enseignement qu'ils recevraient dans leur pays, si la guerre, le deuil et la misère ne les en avaient arrachés. Ils entendent parler leur langue maternelle, ont peu à peu l'illusion d'avoir de nouveau un foyer, des parents dont les visages aimants se penchent sur leur sommeil, qui écoutent leurs confidences, apaisent les craintes toujours renaissantes de jeunes âmes bouleversées par des expériences et des émotions auxquelles la raison de bien des adultes n'aurait pu résister, tâchent, un un mot, de leur rendre un peu de la naïveté, de la joyeuse insouciance du premier âge, d'en refaire, s'il en est temps encore, des enfants.

Elevés ainsi dans les traditions de leur patrie, ces orphelins deviendront des citoyens du pays où ils sont nés et où ils retourneront, leur éducation terminée. Les modalités de cette réintégration dans la communauté nationale varieront sans doute selon les cas. Mais le désir devra en être entretenu chez les pupilles du *Village Pestalozzi*. Car on peut parfaitement concevoir que certains de ces petits, passant plusieurs années en Suisse, à l'âge où les plis se prennent, s'attachent à ce pays et ne souhaitent nullement de rentrer dans une patrie où aucune affection familiale ne les appellera plus.

Cela paraît d'autant plus possible que le système d'éducation collective pratiqué à Trogen ne vise pas seulement à faire, des orphelins que nous hébergeons, des patriotes de leurs Etats respectifs, en cultivant en eux un sentiment national de bon aloi. Il a encore pour objectif d'en faire des Européens et, par la seule influence du milieu, doit nécessairement avoir cet effet. Se voyant journalement de près, travaillant côté à côté à des œuvres d'intérêt commun, jouant, chantant en chœur, chacun dans sa langue, sur la place du *Village*, ces enfants de race et de culture si disparates apprendront à se connaître et à s'aimer. Ils cesseront de s'étonner de leurs particularités ethniques et, ne remarquant plus uniquement ce qui les distingue ou les divise, mais aussi ce qui les rapproche, respecteront les goûts et les coutumes de leurs voisins, « attraperont » même quelques bribes de leur langage. Ainsi sera étouffée en eux et vaincue d'avance la dangereuse présomption qui, si souvent, dresse l'homme fait, en face de l'étranger, dans une attitude de méfiance aggressive et chauvine, source de malentendus, de conflits et de guerres.

Le *Village Pestalozzi* de Trogen veut être une école d'humanité. C'est par là qu'il gardera, quoi qu'il arrive, sa valeur exemplaire entre tous les villages d'enfants existants ou à naître.

EDOUARD BLASER.